

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE COUVENT

Publication mensuelle a l'usage des jeunes filles.

Troisième année, II. N° 22 Février 1888

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

CAPRICES DE LA NATURE.

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose ;
Que t'en semble lecteur ?

LAFONTAINE.

Monsieur le Rédacteur

Je viens faire appel à vos lumières. Vous menez de front avec un rare succès deux ministères très difficiles et très importants, l'enseignement de la philosophie et la rédaction d'un journal, disons mieux, de deux journaux. Votre sagesse inspire confiance, et l'on est heureux d'y pouvoir recourir. Remplissant double fonction comme le maître Jacques de Molière (soit dit sans aucune comparaison) peut-être avant de répondre désirez-vous savoir auquel des deux personnages on s'adresse : c'est au maître de philosophie, n'en doutez pas. Quelque soit mon respect pour la presse, je préférerais toujours dans mes difficultés aller frapper à la porte d'un philosophe, j'estime que la philosophie tient la clef de tous les secrets du monde.à peu près ; et là où la philosophie ne m'aura pas satisfaite, il ne restera plus qu'à me voiler le front pour attendre les révélations de l'autre monde. Les gens de la presse, Dieu me garde de les mépriser ! Je les porte sur mon cœur. Pourtant il faut bien avouer

(tout bas de peur qu'ils ne me mettent en charpie) qu'ils discourent sur toute matière avec une faconde que ne justifient pas toujours l'étendue et la sûreté de leurs connaissances. À voir quelquefois l'outrecuidance de leurs appréciations on croirait qu'ils se sont inscrits pour la fameuse thèse de La Mirandole : *De omni re scibili..... et de quibusdam aliis — sur tout ce qui peut être connu..... et sur quelques autres choses encore*. Mais lorsqu'un journal possède un rédacteur qui est en même temps doublé d'un philosophe il en va tout autrement : c'est une bonne fortune dont il faut remercier Dieu, et dont il faut profiter. Ainsi veux-je faire.

Mais voilà un fameux préambule pour de très petites questions. Ce sera la statue d'Horace, commencée en Vénus peur se terminer en queue de poisson. Que voulez-vous ? Il ne faut jamais laisser courir sa plume la bride sur le cou, autrement elle vous mène partout excepté où vous alliez. Voici les questions que je vous soumets très-humblement :

I. Comment se fait-il que certains noms propres me sont tout-à-fait familiers, me trottent pour ainsi dire sans cesse par la tête, et que pourtant si j'ai besoin, à certain moment, de les nommer ils s'évanouissent aussitôt, me revenant sur le bout de la langue, à la vérité, mais pas plus loin ?

II. Comment se fait-il que si j'ai résolu d'aller à pied par la ville j'entends sans cesse résonner à mes oreilles les grelots des chars urbains devant moi, et que si je veux les prendre il me faudra stationner une bonne demi-heure avant de voir poindre l'attelage ?

III. Comment se fait-il que nos cheveux tombent d'ordinaire si facilement, pour ne pas dire si dru et que si d'aventure mon frère veut en rejoindre un pour essayer son rasoir, bernique ! On dirait qu'un mot de consigne a couru soudain par sa forêt capillaire, du front à l'arrière et d'une oreille à l'autre ; voilà tous les cheveux solidement ancrés sur sa tête, et pour en attraper un il lui faudra s'écorcher le cuir chevelu.

IV. Comment se fait-il qu'en temps ordinaire ma salive s'écoule naturellement et sans que je m'en mêle, et que si je chante ou lis en public il me la faut avaler à coup de gosier de manière à couper mon débit hors de propos ?

V. Comment se fait-il que si j'ai un clou quelque part ce sera toujours là qu'on viendra me toucher ? que si j'ai un doigt de blessé, ce sera lui invariablement qui se présentera de l'avant pour se heurter partout et pour recevoir tous les coups ?

VI. Comment se fait-il que si je rencontre quelqu'un sur la rue et que je m'écarte pour lui laisser passage neuf fois sur dix il s'écarte aussi du même côté, que si j'incline alors à gauche il fait encore de même, jusqu'à ce que je m'entête enfin et perce tout droit comme de Lesseps à travers Suez ?

VII. Comment se fait-il qu'en temps ordinaire je suis un ange de piété, et que si je prie en communauté il suffit du miaulement d'un chat à l'extérieur pour me faire pouffer de rire ?

Ce sont là de très petites questions qui n'intéressent pas l'opinion au même degré que les agissements de la Russie, la santé du prince d'Allemagne et le *Home Rule* pour l'Irlande, j'en conviens. Mais fille d'Eve je possède cette curiosité qui devient une vertu et qui fait aboutir, dit ma sœur X, quand on l'applique aux choses de l'esprit. Comme d'autres se passionnent pour la science des chiffres ou pour les faits de l'histoire, je prends feu moi pour tout ce qui touche à la psychologie et aux lois de l'univers. Y a-t-il quelque chose que je ne puis élucider, surtout dans le jeu de nos facultés, quand ce serait la moindre des choses, cela m'irrite et je me fais le serment d'en voir le fond.

Avant de me déterminer, M. le Rédacteur, à troubler pour de pareilles vétilles la profondeur de vos méditations j'ai consulté plusieurs personnes, mais on ne m'a donné que des réponses superficielles à la manière de feu M. de La Palisse ou à la manière du médecin de Molière qui a découvert que l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive. Ce que j'attends de vous c'est la raison dernière, *l'ultima ratio* comme

dît mon frère, arrachée aux entrailles même de la nature.

Daigneriez-vous aussi, en faveur de notre faiblesse intellectuelle, dépouiller votre réponse de ces formules trop érudites en honneur dans l'École : Ces formules sont toute lumière, nous en faisons à genoux un acte de foi, mais elles déroutent le vulgaire, et celui-ci dans son dépit (le dépit rend injuste) les accuse de vouloir marquer par la sonorité des syllabes l'insuffisance de la démonstration. "Quand je ne comprends plus, disait cruellement Voltaire, c'est de la philosophie, quand l'auteur ne se comprend plus lui-même, c'est de la métaphysique".

L'insolent ! Je brûle, M. le rédacteur de lui porter votre réponse pour le convaincre de calomnie, pour le confondre, le faire rougir et lui jeter ensuite comme adieu les vers sanglants de Musset :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire

BERTHE.

Réponses aux questions précédentes

Mademoiselle,

Je vous dirai tout d'abord que pour obéir aux enfants d'Esculape, j'ai dû, pour un temps, mettre de côté l'enseignement de la philosophie.

Je suis fâché de ne pouvoir donner satisfaction complète à vos questions : telle n'est pas du reste votre attente. Je vous avoue que j'aimerais mieux poser ces questions que les résoudre.

Réponse à la I^{re} question.

Si l'imagination et la mémoire avaient ici la parole, elles diraient : " la perfection de nos œuvres dépend beaucoup du *calme* de celui qui nous fait travailler ; s'il est *saisi, surpris, pressé*, il nous donne du bois dont on ne peut faire flèche, ou il ne nous entend pas, parce qu'il y a chez lui trop d'agitation. " Habitué à trouver tel nom

sur ma langue, lorsque ce nom ne m'est point d'usage, je compte le retrouver de suite au besoin ; je me précipite sans regard préalable ; mon défaut de calme, ma précipitation troublent le jeu des facultés. Le soleil brille, mais les images ne sont plus régulières parce que les eaux sont trop agitées.

Réponse à la IIe question

L'imagination reproduit non-seulement ce qui tombe sous la vue mais aussi ce qui affecte les autres sens, cela, même dans l'état de veille. C'est ainsi que l'air d'une chanson passe aux oreilles du musicien qui parcourt simplement des yeux l'air noté sur le papier. Même application pour le chant des grelots lorsque j'ai l'intention d'aller à pied, intention qui suppose exclusion des petits chars et par suite vision imaginative et des chars et des grelots !

Réponse à la IIIème question

La nature laisse tomber les cheveux, mais elle ne veut pas qu'on les lui arrache ! Le tissu se resserre instinctivement et pour avoir un cheveux il faut emporter le morceau. L'organisation tient à son avoir et l'affirme en présence de toute force contraire : c'est dans l'économie une application du principe que l'homme tient naturellement à l'existence et par suite à tout ce qui se rattache à cette existence.

Réponse à la IV question.

Par suite de l'union et de l'harmonie qui existent dans l'organisation de l'homme, ce qui opère en un point opère aussi plus ou moins dans le voisinage. Si nous chantons, si nous lisons en public, la salive, souvent, cesse de s'écouler naturellement et nous entrave mal à propos. La cause première ici, c'est la crainte, cette crainte procède de l'imagination, le contrecoup se fait sentir dans l'appétit sensitif, c'est-à-dire qu'un certain mouvement fait suite à ce que nous présente l'imagination. Ce mouvement se communique à l'appareil de la voix, entravant dans sa course le mouvement ordinaire, ce qui jette le trouble un peu partout et engendre dans certains cas

le tremblement de la lèvre et de la mâchoire inférieures, tremblement qui se communique parfois aux bras, aux genoux.

Réponse à la Vème question

La partie malade reçoit tous les coups parce que le soin que je lui donne me la fait mettre en des lieux et places qui sont hors d'habitude. Je la crois là plus en sûreté. Si j'étais seul, très bien ; mais, pour l'ensemble, elle n'est que plus exposée.

Réponse à la VIème question

La même cause produit le même effet. Je rencontre Pierre, j'ai l'intention de me jeter à gauche ; Pierre ignore de quel côté je veux me jeter, son intention par accident porte du même côté que la mienne, et nous voilà nez à nez ! Je lui veux livrer passage, je me retire à droite, il veut de même, nous voilà encore face à face ! — Excusez, Monsieur. — Pas d'offense. On s'arrête. Cette fois il est plus commode de s'orienter. Si l'on passait à droit où à gauche d'après les règles fixes, ces rencontres n'auraient jamais lieu.

Réponse à la VIIème question

Lorsqu'une chose banale est accompagnée pour nous de circonstances solennelles, *le contraste élève bien haut le ridicule*, c'est ainsi que le miaulement d'un chat nous fait éclater de rire pendant la prière en communauté. Un seul mot parfois produit le même effet dans une chambre mortuaire. F.A.B.

AIMONS-NOUS.

(Pour le Couvent.)

Si vous le croyez bien j'aime encore le conte,
 Que le soir au foyer le grand'papa raconte
 A ses petits enfants qui se pressent sans bruit,
 Pour ne pas perdre un mot du récit,

Aux genoux de l'aïeul, fier de son auditoire
 Et cherchant avec soin dans sa vieille mémoire,
 Ce récit de cent ans par l'oubli respecté ;
 Et ces pauvres petits, voyez-les, dans l'attente
 Du premier mot tombé d'une lèvre tremblante,
 Fixer leurs bleus grands yeux sur les fils grisonnants
 Qui couronnent le front de l'aïeul.—

“ Mes enfants.

Écoutez bien ! je vais pour ce soir vous apprendre
 Comment le noir satan parvient souvent à prendre
 Dans ses cruels filets des enfants comme vous.....
 Autrefois, j'ai connu, pas bien loin de chez-nous,
 Une petite fille insoumise et moqueuse.
 — On l'appelait déjà, Tille la critiqueuse.—
 Bertille était le nom qu'elle déshonorait,
 Et sa sainte patronne en pleurait de regret.
 Elle avait du talent ; on disait au village
 Qu'elle serait jolie. Elle était de ton âge,
 Emile ; et, comme toi, tourmentait sans raison
 Son papa, sa maman et toute la maison.
 Telle, enfin, qu'on la mit, pour plus de certitude
 Et pour parfaire un peu son petit cours d'étude,
 Dans un Pensionnat qui ressentit trop tôt
 L'effet de sa malice et de ce vilain mot
 Qu'elle trouvait à point pour blesser sa voisine.
 — Un peu comme tu fais, ma petite Olivine !—
 Aucune n'égalait, pensait-elle en son cœur,
 Son esprit, sa richesse et son ton de hauteur.
 Plus cruelle cent fois que les loups des montagnes,
 Sa langue, sans pitié, déchirait ses compagnes ;
 Son âme, tous les jours sans jamais se lasser,
 Se délectait des pleurs qu'elle faisait verser.

Dans ce cœur orgueilleux, par un petit espace,
 Où, la sainte amitié put trouver une place,...
 Le diable des enfers y régnait sans rival.
 Et l'on disait, tout bas, que ça finirait mal.
 Toujours ! le bon Jésus, dans sa douce chapelle,
 En avait comme peur et s'éloignait d'elle !...
 Cela, vous pensez bien, ne pouvait pas durer.
 Un soir donc, qu'elle avait encore fait pleurer
 Et bien amèrement la petite Emmerence,
 Pauvre enfant qui n'avait que ses pleurs pour défense,
 Il se fit un grand bruit dans le vaste dortoir
 Et soudain, apparut — chacune put le voir. —
 Un monstre repoussant dont les rouges prunelles
 Lançaient autour de lui des milliers d'étincelles.
 Il s'élançe et saisit dans ses grands bras de feu
 Celle qui le servait de préférence à Dieu !
 Puis dans le sol ouvert où pétillait la flamme,
 Toutes virent tomber cette malheureuse âme.....
 Et depuis lors j'ai su que dans ce beau Couvent
 Les fillettes en Dieu s'aimaient bien tendrement,
 Voilà..."

— Mais grand'papa, cette méchante Tille,
 Est-elle encor ce soir.....

Dans l'enfer ? — Oui, ma fille ;
 Car, sans la Charité, mes bons petits amis,
 Point de paix ici-bas, jamais de Paradis !...

Charité précieuse !

O dons trop méconnus !

Perle délicieuse,

Du doux cœur de Jésus !

Descendez dans nos âmes

Qui soupirent vers vous ;

Venez, divines flammes !

Venez nous sauver tous !...

Gentilly. Janvier 1888.

ELISABETH.

LE MOT MAMAN

(Pour le Couvent.)

Ne serait-il pas vanité de ma part de vouloir avec ma petite science faire connaître toute la douceur du mot MAMAN, puisque la plume des plus grands écrivains est impuissante à le faire.

Mais chaque enfant a sa maman et son cœur l'instruit bien plus, pour tout ce qui la regarde, que pourraient le faire les livres des plus savants auteurs.

Le mot MAMAN a plus de charmes à l'oreille de l'enfant que les plus doux accords des harpes, plus de douceurs à son palais que le miel le plus délicieux et plus de charmes à son cœur que les expressions les gracieuses et les plus variées des plus savants personnages de tous les siècles.

C'est l'arme dont se sert le petit bébé pour se défendre contre toute attaque : " je le dirai à maman," et avec cela il se sent en sûreté. C'est aussi le mot que répète la jeune fille si l'on veut contrarier ses goûts ; c'est un mot qui à tout âge fait du bien au cœur et soutient le courage.

Ah ! c'est bien avec raison que la jeune fille verse des larmes quand il lui faut à la fin de l'été laisser sa chère *maman*, se priver de ses salutaires conseils et de ses douces caresses pour dix longs mois. Il n'y a rien à re-

dire, si on voit la pensionnaire triste et ennuyée les premières semaines qu'elle passe au pensionnat ; c'est le souvenir de sa chère *maman* qui en est la cause.

Ah ! que je plains la pauvre petite orpheline qui n'a jamais connu les baisers d'une mère ! mais je plains encore plus celle qui a connu cette mère chérie et à qui il a fallu dire adieu pour jusqu'à l'éternité. Ah ! la pauvre orpheline, elle a connu le trésor qu'elle a perdu et elle sait que cette perte est irréparable. Chaque fois qu'elle passera près du cimetière, elle verra la croix noire qui indique l'endroit où sa bonne *maman* repose, elle verra la pierre qui ferme sa fosse et qui la dérobe aux regards ; alors son cœur sera de nouveau percé d'un glaive de douleur, elle s'agenouillera au pied de cette croix déjà brisée peut-être par l'intempérie des saisons, et ses larmes tomberont en abondance.

Merci, ô mon Dieu ! de m'avoir conservé ma mère chérie, et, si ma demande n'était pas indiscreète, je vous demanderais de ne jamais faire mourir la *maman* des petits enfants.

EMILIE.

Pointe-au-Père, février 1888.

HISTOIRE DE L'AIGUILLE.

L'histoire de l'aiguille, mais c'est l'histoire de la civilisation universelle ; c'est plus encore : c'est l'histoire de la femme elle-même, ce grand, cet éternel instrument de civilisation.

Le monde peut se passer de chemins de fer et de voitures même, de législateurs et même de lois ; mais le jour

où l'aiguille aura disparu, le monde aura cessé d'exister.

La femme pourra se passer de bijoux de bavardages— si difficile que cela puisse paraître aux sceptiques, dont je ne suis pas— elle ne pourra jamais se passer d'aiguille.

Une femme sans aiguille est une femme inutile— je dirai plus : une femme perdue.

“ Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es”, dit un vieil adage français.

“ Laisse-moi voir comment tu couds, dit un proverbe russe, et je te dirai ce que tu vaux”.

L'aiguille, mais elle est tout dans la vie d'un peuple, comme elle est tout dans la vie d'une femme.

G. DÉCOUPÉ.

PETITE CORRESPONDANCE

À *Mlle D.* Le *Couvent* est envoyé hors des pensionnats comme dans les pensionnats.

À *Mlle A. L. et Cie.* Vous trouvez et l'ironie, et le blâme et la critique dans l'article “ Au Couvent de St-Aimé.” Je vous répondrai : “ C'est le ton qui fait la chanson.” — J'ajouterai : “ Les choses doivent se prendre comme elles sont données.” Le témoignage des personnes dont vous invoquez l'âge et la position, sans les nommer, ne change rien à la réalité des choses. Les expressions badines n'ont rien d'offensant lorsque les circonstances les autorisent et qu'on n'a pas de raison d'y voir d'arrière pensée, or c'est le cas ici. Du reste la chose se pratique journellement dans la meilleure littérature. Vous prétendez de plus qu'il n'est pas convenable d'avoir décliné les noms de quelques maîtresses. Voilà une prétention singulière. Berthe fait l'éloge de ces personnes, quel crime est-ce de les avoir nommées ? Ne peut-on nommer

publiquement une personne que lorsqu'elle est morte ? Vous blâmez le mot de la fin. Laissez-moi vous dire qu'il y a là défaut d'appréciation quelque part. Vous ne vivrez pas longtemps sans vous apercevoir que cette expression est de bon aloi et journalière dans la conversation de personnes fort bien élevées du reste. Je termine en affirmant que l'article de Berthe fait honneur à son auteur et au Couvent de St-Aimé. Je ne sache pas du reste que qui que ce soit de cette maison ait été froissé.

F. A. B.

CAPRICES DE LA LANGUE FRANÇAISE

Nous portions les portions.

Les portions, les portions-nous ?

Les poules du couvent couvent.

Mes fils ont cassé mes fils.

Il est de l'Est.

Je vis ces vis.

Cet homme est fier, peut-on s'y fier ?

Nous éditions de belles éditions.

Nous relations ces relations intéressantes.

Nous acceptions ces diverses acceptions de mots.

Nous inspections les inspections elles-mêmes.

Nous exceptions ces exceptions.

Je suis content qu'ils content cette histoire.

Il convient qu'ils convient leurs amis.

Dans un lycée de jeunes filles :

Le professeur, faisant sa leçon épistolaire, dit :

— Le grand art, c'est d'écrire comme on parle.

— Alors, monsieur, répond une écolière, quand on parle du nez ?

STYLITE

OU

LES REIGIEUSES.**VII**

Stylite continuait à pleurer sans comprendre les terreurs de mère Sainte-Madeine, mais s'effligeant de se voir interdire ce qui compensait ses douleurs les plus intimes et les plus secrètes.

Cette scène était grave malgré son apparente simplicité.

Mère Sainte-Madeleine devinait le monde et le redoutait.

Elle sentait que si ce cœur s'ouvre aux vents orageux de la poésie, il peut bien arriver qu'il y perde la paix.

Sa maternelle tendresse pour Stylite grandit cubitement, comme si une prophétie intérieure se fut fait entendre en elle pour lui révéler ce qu'elle devait souffrir.

L'enfant disparut subitement pour faire place à la femme. Des angoisses indicibles emplirent le cœur de la religieuse. Elle attira Stylite sur sa poitrine, comme pour tenter de lui communiquer la paix bénie qui remplissait la sienne... Mais il n'était plus temps ; devant cette tendresse, cette douleur, cette menace de l'avenir, cet orage prédit, Stylite se transforma subitement, sans transition, et tombant aux genoux de mère Sainte-Madeleine, elle s'écria, en fondant en larmes :

— J'écrirai, il faut que j'écrive !

— Pauvre ! pauvre chère et malheureuse enfant !

Un moment après elle ajouta :

— Puisse ce qui semble maintenant une vocation, ne pas se transformer en infortune...

Elle lui dit ensuite, en étanchant ses larmes :

— Ne pleurez plus, Stylite ; ne voyons pas plus loin que le présent ; ce présent vous donne des devoirs à remplir ; restez, ce que vous êtes, une élève docile ; les heures de classes sont précises, ne vous révoltez contre aucun réglemeut ; lorsque cette fièvre vous saisira, deman-

dez à vous retirer dans la classe pendant les heures de la récréation, le jeudi vous viendrez ici... entendez-vous, Stylite, vous viendrez me lire votre poésie.

La jeune fille crut que le ciel s'ouvrait pour elle.

— Et voyez-vous, reprit mère Sainte-Madeleine, et désignant une ligne à l'enfant, cette rime est insuffisante, et voici un mot peu harmonieux ; ne retombez plus dans les mêmes fautes... Je vous ai causé un grand chagrin, je le vois, je le savais, mais j'ai rempli un devoir, si plus tard vous souffrez pour avoir laissé déborder votre âme, souvenez-vous de mère Sainte-Madeleine, que Dieu avait faite poète aussi !

Alors, par un mouvement rapide, la religieuse ouvrit le tiroir de sa table, et y prit des feuilles détachées.

Elle se mit à lire, tandis que Stylite, à genoux, l'écoutait.

XIII

Ce fut, pour cette enfant malade, enthousiaste, la vraie révélation de la poésie.

Cette scène était simple comme toutes les grandes choses.

Il n'y avait dans ce dortoir tranquille qu'une religieuse lisant d'une voix inspirée et harmonieuse ce qu'elle savait sur la nature et sur Dieu, et une jeune fille avide de penser, de souffrir et de vivre. •

L'âme de la religieuse débordait d'un lyrisme qu'absorbait l'âme avide de l'enfant.

La spontanéité d'impressions de l'élève, les pleurs qui mouillaient son visage, son regard clair et lumineux levé vers elle ; cet élan de tout son être vers celle dont la parole enflammée lui semblait tomber des lèvres d'un ange, tout concourait à faire de ces deux créatures, l'une sainte, l'autre innocente, un groupe admirable.

Mère Sainte-Madeleine lisait, lisait encore.....

Le soleil déclinait vers les hautes châtaigneraies, couvrant de leur ombre la chaîne des collines ; de grandes traînées lumineuses couraient dans le ciel, s'affaiblissant de minute en minute.

La nature chantait l'hosanna de sa merveilleuse poésie ; elle déployait à la fois ses grâces et ses splendeurs pour prendre sa part de cette fête de l'intelligence, et prodiguer ses splendeurs à la religieuse poète, à l'enfant poétique.

Quand le soleil disparut et sombra au sein de rouges nuages, les feuilles tombèrent des mains de mère Sainte-Madeleine.

Elle poussa un grand cri : Stylite venait de s'évanouir.

VIII

On la transporta immédiatement, non point à l'infirmerie, mais dans une cellule vide. La religieuse qui l'occupait autrefois avait quitter ce couvent pour augmenter le nombre des premières fondatrices d'une maison nouvelle. Sur la porte se trouvait encore collée une petite image représentant la vierge d'Avila.

Une fièvre violente s'empara de Stylite.

Pendant huit jours, elle fut en proie à un délire qui ne lui permettait de distinguer personne.

Les jeunes religieuses, les novices, erraient sans bruit autour d'elle.

Le médecin attribua cette fièvre à la croissance et au printemps.

Quand Stylite revint au sentiment de la vie, une révolution complète s'était opérée en elle. Les paroles de mère Sainte-Madeleine vibraient dans sa mémoire et dans son cœur. Deux anges paraissaient se disputer cette âme ; aucun des deux n'était un ange des ténèbres ; mais l'un tenait à la terre par les pensées d'orgueil qu'il engendre, l'autre prenait vers le ciel un vol hardi dont rien ne suspendait l'essor.

Stylite cacha ce qui se passa en elle.

Seulement elle demanda une faveur : elle souhaitait lire les *Lettres de Saint-Jérôme*.

Cette demande étourdit mère Sainte-Angèle, qui la transmet à la supérieure. Mère Sainte-Madeleine fut consultée. Elle prit, sans répondre, les clefs de la bibliothè-

que, choisit un lourd volume sur les rayons, le porta dans la chambre de la jeune malade, ouvrit les rideaux pour donner de la lumière à cette cellule et faire tomber les rayons du soleil sur la tête pâle de Stylite ; puis arrangeant sur le lit un pupitre et le volume de *Lettres*, elle prépara, en outre, pour Stylite, un papier, un crayon, l'embrassa sur les cheveux et dit à la novice qui la soignait :

— Laissons-la seule avec Dieu !

VARIA

— On vient de célébrer à Troyes, France, les obsèques de Mme Berthou, en religion sœur Philomène, chevalier de la Légion d'honneur, décédée dans sa soixante quinzième année.

Une foule immense suivait le convoi. On remarquait notamment presque tous les officiers de la garnison et un grand nombre de soldats de toutes armes, ainsi que les notabilités civiles.

Plusieurs panégyriques furent prononcés.

Sœur Philomène appartenait depuis 35 ans à l'Hôtel-Dieu de Troyes, salle des militaires. Elle avait été décorée par le ministre de la guerre au 14 juillet dernier. Cette vénérable religieuse était connue dans toute la ville sous le nom de la "Mère des Soldats." — *Le Manitoba*.

FIDÈLE A LA VOCATION. — Un avocat de Québec, compétent à juger des hommes et des choses, nous écrivait dernièrement, au sujet d'une jeune personne qui vient d'entrer chez les Sœurs du Précieux Sang ; "C'est une des fleurs de la société québécoise." Cette jeune fille n'en a que plus de mérite. C'est un bel exemple à suivre pour celles qui choyées du monde, tardent à répondre à l'appel de Dieu.

REQUIESCANT IN PACE

Julie-Artémise Taché, épouse de feu Gaspard Tarrien Tailland De Lanaudière. Le grand arbre à l'ombre duquel naquit et grandit Joliette voit tomber un de ses derniers grands rameaux. Madame de Lanaudière vivait dans le monde comme la religieuse la plus pieuse dans son couvent. Les peines d'esprit ne lui firent point défaut ; à l'heure de la mort cependant, calme parfait et désir de partir pour le grand voyage !

Delvina Sylvestre, ancienne élève du Couvent de Berthier, épouse de Hercule Gervais, de St-Cuthbert, sœur du Rév. P. Sylvestre, Assistant-Directeur au Collège Joliette.

L'esprit de foi habitait en elle, toujours elle en a vécu : c'est elle qui lui a mérité une mort accompagnée de tous les signes de la prédestination.

Elisabeth Chaussé, de Lanoraie, sœur de M. A. Chaussé, ecclésiastique, professeur au Collège Joliette. Ancienne élève du Couvent de Lanoraie, elle a fait honneur à cette institution par sa piété et son savoir faire. Institutrice depuis quelques mois à Saint Norbert, elle avait su s'attirer l'estime et l'affection des parents. Sa mort a été un sujet d'édification pour tous.

F. A. B.

La gymnastique intellectuelle est remise au prochain numéro.